

Un abri-livre

pour le livre errant

UN ABRI-LIVRE

POUR LE LIVRE ERRANT

Une expérience socio-littéraire dans une prison de France

Présentation abrégée

Un abri-livre

pour le livre errant

*A vous, dans l'amitié du langage qui
s'est exercée au Centre de Détenion
du Val de Reuil*

PRESENTATION GENERALE

Par Philippe Ripoll

Que peut le poème dans la cité ?

Expérience folle, déraisonnable, surdimensionnée ?

(Pourquoi, au fond, ne pas la garder pour soi, pourquoi la donner, l'exposer ?

Et surtout, pourquoi chercher à l'exposer comme *objet poétique non identifié* pour un public *non spécialisé*, non stigmatisé, c'est-à-dire sur la place publique ?)

Cet abri-livre est un ensemble de témoignages, de cris, d'efforts, d'esquisses... de qui au juste ?

« *Mais pourquoi donc vous venez nous voir ? vous n'avez rien d'autre à faire ? c'est pour nourrir vos conversations ?* »

Bonne question.

« *Mais toi, « l'écrivain », ce que tu as écrit, pendant ce temps-là, pendant cette résidence, ça peut fonctionner séparément, non ?* »

Question venue de l'extérieur.

Que peut le poème dans la cité, voilà la question de départ. Et que peut la cité, à l'intérieur du poème ? deuxième question, non pas renversée, mais seulement creusée à partir de la première.

Tout un *abri-livre* pour donner consistance à cette question, qui ne peut être appropriée, annexée ni par l'écrivain, ni par une quelconque instance, ni par les « vrais gens » qui ont cherché à faire leur livre.

Au fond, qu'est-ce qui s'est passé ? quelqu'un qui s'est présenté comme écrivain a eu l'opportunité de rentrer dans une prison, de proposer aux détenus ainsi qu'aux personnels le projet d'écrire – quelque chose qui ferait exister le mot *livre*. Un certain nombre de détenus ont gravité autour de cette proposition, puis quelques-uns s'y sont engouffrés. « L'écrivain » a continué son propre travail à l'intérieur de son fichier nommé « Ecrire, respirer ».

Un abri-livre

pour le livre errant

Qu'est-ce qui s'est passé pendant ce temps-là, pour les uns et pour les autres. Qu'est-ce qui s'est passé dans ce qu'on appelle « le poème » ? et c'est quoi ce nom-là. Autant l'avouer tout de suite : c'est une approximation – poétique, philosophique, sociale – pour désigner cette attention soutenue à la vie du langage qui tient chaque parlant en haleine sur sa condition vivante de parlant.

Peut-être y a-t-il une fantastique nostalgie dans l'emploi de ce mot, puisqu'il porte tout le patrimoine génétique des littératures et s'avance pourtant comme quelque chose de dévasté, d'abandonné.

Et cependant, le mot *poème* garde profondément sa nature de « fabrique ». Il garde une relation avec « l'avenir », avec « l'inaccompli », avec un quelque chose qui reste à faire, sur la scène du langage.

Qu'est-ce qui s'est donc passé, sur cette scène de langage dont on a planté la tente dans un centre de détention ?

Une lecture à construire

Cet abri-livre donne à lire des entre-deux, textes à construire par les lecteurs dans les creux de l'interaction « objective » entre des productions de détenus et une production d'écrivain. La pulsion comparative, idiote mais inévitable, s'amusera à créer des palmarès, à les renverser, à inventer des génies, à s'ennuyer de la fonction poétique, à s'émerveiller du « réel » sociologique, ou inversement. Les scènes sociales du jugement – littéraires et socio-éducatives – trouveront matière à légitimer d'un côté, et renvoyer à néant de l'autre. C'est idiot, mais inévitable. Deuxième temps, la lecture pourra s'intéresser simultanément aux deux natures de l'objet (comme aux deux faces d'une même pièce) : sociale et artistique.

Même si, comme tout « animateur d'atelier d'écriture », j'ai eu parfois d'intenses émotions sur le plan strictement poétique et littéraire vis-à-vis de certaines productions de détenus, à aucun moment mon intention n'a été d'attendre d'eux des textes d'écrivains ni de développer une « didactique » d'écriture. Je n'ai pas non plus cherché à rassembler des « documents sociaux », je ne suis ni journaliste, ni ethnologue : chaque contribution de détenu est le résultat d'une relation d'écriture avec moi visant à chaque fois à construire un quelque chose qui pourrait être son livre à l'intérieur de l'abri-livre. Alors quoi ?

Que sommes-nous capables d'entendre ? qu'est-ce que j'ai été capable de comprendre de ce qu'ils m'ont donné, ou parfois retiré ? qu'est-ce qu'ils sont capables de recueillir de ce que je lance ? et de quoi êtes-vous capables, vous, témoins devenus personnages centraux de la lecture ?

Et au-delà, que sommes-nous capables d'entendre de notre attention soutenue au langage, du poème de cette attention ?

Tout l'intérêt de cet abri-livre, si intérêt il y a, est là : dans l'ouvert, dans l'inachevé de cette question, dans cette nécessité de construire une lecture dans les interstices de nos capacités et de nos incapacités.

Un abri-livre

pour le livre errant

L'intense réalité des écrits en prison

L'écrit est, en prison, une réalité, une pratique particulièrement fortes. Ultime rempart contre un isolement qui renvoie l'individu à l'extérieur de lui-même, l'écriture est sans doute un moyen de ré-appropriation, de reconstruction symboliques du sujet. Mais c'est une pratique essentiellement discrète, si ce n'est secrète. La pression sociale du groupe, la pression socio-juridique de son affaire ou de son exécution de peine et le profond sentiment d'insécurité qu'elles génèrent obligent l'écrivain à se protéger, à se préserver. Car souvent la pratique de l'écriture conduit à une exposition, voire à une surexposition, personnelle.

Ma présence, ma circulation dans l'établissement pénitentiaire a lentement permis qu'émerge cette réalité. Mais au fond, je pouvais parfaitement l'ignorer, cette réalité, ou alors la consigner (et la neutraliser) comme considération générale, puisqu'au départ, je venais pour réaliser un projet déterminé. Un projet d' « écrivain », avec un projet poétique entièrement tourné sur **le mot** « Livre » et sur **la chose** « support de l'écriture » (du papier au virtuel). J'utilisais volontiers une expression poétique assez banale: *écrire sur la peau du monde*. Bref je me proposais de faire grand cas de *ce sur quoi* on s'avise d'écrire. « L'écrivain », comme se nomme le narrateur de Peter Handke dans « L'après-midi d'un écrivain », a été un mot de passe pour pénétrer dans l'univers carcéral, puis est devenu une sonde. « L'universitaire », évoqué comme identification seconde, a été un autre mot de passe pour conférer au projet une légitimation intellectuelle et un surcroît symbolique de sérieux et de maîtrise du domaine de l'écriture (il a pu aussi écarter du projet, par intimidation, nombre de participants potentiels, en situation d'illettrisme, ou de forte auto-dévaluation¹).

Je me suis adressé à tout le monde : au monde détenu et au monde « encadrant ». A une exception près², je n'ai eu d'audience, qu'auprès du monde détenu. Le monde encadrant (directions, juges, surveillants, enseignants³, soignants, assistants sociaux, administratifs) joua avec sérieux et bienveillance son rôle « d'ouvreur de porte » et de « facilitateur », ce qui suffit à lui rendre l'hommage auquel il a droit. Mais il ne put lui-même s'affronter à l'enjeu de sa propre reconstruction dans l'écriture, car le temps ni les conditions de travail ne lui permettaient pas même de s'en poser la question.

Très vite il fallut à « l'écrivain » lâcher son projet initial, son rêve, son utopie « poétique », dont le destin était de s'échouer lamentablement dans le non-lieu et

¹ Au final, l'abri-livre accueille plusieurs personnes au bord de l'illettrisme et au niveau scolaire de la majorité de la population carcérale (1^{er} cycle). Il accueille aussi des personnes qui sont dans une démarche très volontariste de formation, d'autres qui témoignent d'un niveau d'études élevé.

² Il s'agit du juge Bizot, Président de la Cour d'Assises de Rouen et Président de la Commission d'Application des peines, à qui va, d'une façon aussi sincère qu'elle va aux participants détenus, toute ma gratitude.

³ Les enseignants ont joué un rôle particulièrement actif au début de l'expérience, en m'accueillant dans leurs cours et relayant mes sollicitations. Mais le manque de passerelles entre les services (notamment entre le Service d'Insertion et de Probation et l'Education Nationale à l'intérieur de l'Établissement) a neutralisé la collaboration naissante.

Un abri-livre

pour le livre errant

l'indifférence générale⁴, pour entrer en relation, pour créer une relation avec un certain nombre de réalités :

La réalité en prison est globalement dépressive (tous secteurs et acteurs confondus).

Les ateliers d'écriture en prison ont désormais une histoire et laissent des traces. Construire un nouveau projet d'écriture, c'est donc aussi construire sur ces traces-là.

La pratique de la lecture reste minoritaire, ou même est vouée à le devenir encore plus à proportion du développement majoritaire du petit écran dans les cellules.

Les pratiques personnelles d'écriture sont assez répandues et les situations collectives stimulées ou simulées par les activités d'« ateliers d'écriture » sont très loin de les capter.

On constate d'ailleurs un fléchissement général de ce genre de pratiques collectives.

Les choix politiques, les évolutions budgétaires associés à une anxiété générale dans les services publics mettent toute problématique culturelle en détention provisoire.

S'agissant des écrits, force est de constater une profonde disqualification de la fiction. Le monde policier, judiciaire et pénitentiaire est si hanté par le jeu, ou le feu, jamais éteint, jamais parfaitement maîtrisé, du mensonge et de la vérité, les histoires personnelles sont si souvent marquées du sceau de l'exception, de l'extra-ordinaire (celui-là qui remplit les rubriques faits divers dans nos quotidiens) que le « mentir-vrai » de la fiction est décliné au profit d'une profonde demande de reconnaissance, reconnaissance d'une réalité vécue, reconnaissance d'un moi blessé, nié par la faute, ou le sentiment d'injustice, ou bien par un oubli massif et une exorbitante solitude.

Il y a donc en majorité des récits de vies, des « poésies du moi », des « réflexions personnelles », des entreprises d'écriture thérapeutique, toutes formes fortement ancrées dans « les prisons langagières du Moi ».

Mais les gens ne sont pas ce qu'on croit, et pour peu qu'on se tienne à cet adage plein de bon sens, ils nous donnent toujours beaucoup plus que l'impossible qu'on s'imaginait leur demander.

Enfermement littéraire et nomadisme whitmanien

Il était vaniteux de prétendre détenir les clés d'une libération, d'une sortie de ces prisons-là. Bon nombre de trucs, de ficelles, de pédagogies poétiques et littéraires apparaissaient pour ce qu'ils sont : des artifices sans poids ni consistance, sans efficacité surtout.

Et au fond, la machine littéraire elle-même (dans sa dimension sociale et communicante) apparaissait comme un enfermement.

⁴ Et il faut peut-être ajouter, quitte à créer quelques inimitiés, qu'il était aussi parfaitement possible de donner le change et d'aboutir à un « produit culturel » faisant comme tant d'autres, l'impasse sur la réalité.

Un abri-livre

pour le livre errant

– *L'enfermement? outre la contrainte physique, dans la détermination extérieure des murs, un effet de croyance, une production inconsistante de croyance. Soufflez sur cet effet, et des horizons de pensée se dégagent. Mais où puiser le souffle ?*

Dans une relation réelle aux vivants, et dans une relation vivante aux morts. Le premier compagnon de fortune fut Walt Whitman et son livre de toute une vie : Feuilles d'herbe⁵. Le seul poète des fondations démocratiques modernes, le chantre de l'individu américain, citoyen du monde. Vision poétique et nomade du moi, incarné dans une âme et dans un corps – dans un sexe. Prophétie heureuse alors, révolutionnaire alors, de l'ère individuelle. Dans son poème *démocratique*, Whitman ouvrait le *moi* à tous les peuples et à Dieu même. Son *moi* était une utopie partagée.

Comme dans tout poème politique, l'engagement radical dans la forme surmonte l'idéologie et derrière elle l'échec politique réel : la démocratie s'est en effet échouée en gestion mondialisée de tout petits moi, recroquevillés sur leurs appétits de domination et d'appropriation du monde et de tous les autres petits moi de la planète. Il est devenu banal d'écarter le rêve collectiviste du communisme, de fuir le rêve intégriste des retours au religieux et de vouloir contenir le rêve nationaliste des communautarismes. Mais le rêve individualiste a encore la vie dure, en dépit de son échec ravageur. Le poème whitmanien, comme tout grand poème adossé au réel, nous permet peut-être plus que d'autres aujourd'hui, de revoir de fond en comble notre culture, notre économie mondialisée du *moi*.

On s'amusaient un peu, là-bas, de mes retours obsessionnels à Whitman. En effet, à tout bout de champ, je lisais une ligne, un paragraphe, une page, plusieurs pages. Et j'ai fini par offrir le livre à tous les participants au mois de juin. Mais cela a toujours été de la contrebande. Jamais je n'ai dit : on s'attaque à ce poète et on part de ça pour écrire ce que nous voulons écrire. Cela me semblait, à tort ou à raison, parfaitement impossible : le travail proprement poétique ne pouvait absolument pas être proposé comme un but. Il pouvait par contre s'immiscer dans les territoires d'écriture qui se sont progressivement dessinés.

Notre deuxième compagnon fut Armand Gatti et sa « Parole errante »⁶, livre aussi de toute une vie et impressionnant théâtre de tous les chantiers de son existence. Le poème-Gatti est structurellement lié aux camps nazi et aux révolutions du XXème siècle. C'est le poème d'un vouloir humain qui résiste à tous les écrasements et à tous les abandons de l'humain par l'humain. Anarchiste sans autre drapeau que le A noir de Rimbaud, Armand Gatti, quand il est venu nous voir (le 14 novembre dernier), avait des accents nietzschéens. L'homme doit se surmonter...

Référence fondamentale dans tout travail artistique en prison (qui est le territoire paradigmatique de toute société sécurisée) pour accéder à un au-delà, ou un en deçà, ou un à-côté du JUGEMENT.

Nietzsche est toujours infiniment plus politique qu'on ne croit.

⁵ Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, trad. Jacques Darras, Gallimard, 2002.

⁶ Armand Gatti, *La parole errante*, Verdier, 1999.

Un abri-livre

pour le livre errant

Travail de rupture

Si je dis que j'ai été bouleversé par mon expérience en prison, il faut l'entendre certes au plus profond de l'affect, mais aussi en plein cœur de notre morale. C'est au fond notre statut d'homme qui est changé, affecté, altéré par une telle expérience. Au cours de l'opération, j'ai perdu beaucoup de bons sentiments, j'ai essayé vaille que vaille de décliner toute *complicité* où qu'elle ait cherché à se loger – dans la souffrance ou dans la violence, dans l'assistance, le soin ou la punition, ou encore, dans la bonhomie de l'action culturelle ; j'ai cherché, avec plus de difficulté, à décliner toute complicité avec moi-même, et à travers ce masque, avec les classes moyennes qui ne cessent d'être ballottées entre l'admiration plus ou moins dévote pour les élites et la condescendance plus ou moins compassionnelle pour l'immense tiers exclu de la planète. Ce qui suppose un sérieux travail de rupture, de révolution interne, de conversion, de tournant, appelez ça comme vous voulez. Il nous faut donc perdre beaucoup de notre morgue et surtout, lâcher le principal combustible de notre époque : la demande éperdue de reconnaissance par autrui, le narcissisme sans cesse mendiant l'assentiment d'autrui, stade infantile incontournable auquel il faut juste un tour de clé, mais quel tour ! pour transformer la demande en don de reconnaissance : reconnaître autrui, bien plus qu'être reconnu par lui. Ce qu'alors nous trouvons, c'est tout simplement une respiration plus ample avec le fait, avec le sens, d'être homme, avec ce fait, avec ce sens, humainement partagé.

Ce changement de statut, c'est ce que le poème, l'espace du poème appelle l'échange de souveraineté.

Quand on « déclare » ainsi le langage qui nous a travaillé au corps, on a l'impression que c'est chose faite, et aisément faite. Or tout a eu lieu et continue d'avoir lieu – dans la difficulté, la maladresse, l'approximation, l'interrogation... ce que j'aimerais appeler « une fière incertitude ».

Une édition comme rebondissement pragmatique

L'écriture de cet « abri-livre » a traversé des situations collectives (ateliers d'écriture, rencontres), mais l'essentiel s'est déroulé de façon individuelle. Cet abri-livre héberge donc des projets individuels.

La deuxième étape, celle de l'édition, aura pour fonction de dégager des perspectives, des possibilités nouvelles de parole, d'écriture, de lecture en créant un espace commun, un espace public de circulation des écritures et de la littérature.

Cette édition n'a pas pour seule fonction une simple mise en valeur *d'écrits de prison*.

Ne nous y trompons pas d'ailleurs, une telle mise en valeur concernera tout autant sinon moins les « détenus », que les différentes tutelles, les différents « partenaires » de l'opération, sans oublier l'écrivain en résidence. Il y a une sorte de théâtre autonome de l'action culturelle qui lui permet de s'admirer sans être trop regardante

Un abri-livre

pour le livre errant

sur le réel qui lui échappe. Ce n'est pas à dédaigner pour autant. Mettre en valeur ces écrits, cette démarche, c'est légitimer l'approche culturelle et sociale en vis-à-vis de l'approche sécuritaire. L'ampleur du projet éditorial sera à même de réintroduire dans l'espace public cette dimension objectivement minorée depuis quelques mois. Quant aux personnes détenues, la perspective de l'objectivation de leur travail dans cette édition de l'abri-livre leur permet d'ores et déjà de marquer un sentiment de reconnaissance, de fierté, et d'entamer une démarche de transmission.

Une telle reconnaissance symbolique est indispensable, mais elle est loin de constituer le seul but de l'édition. On l'aura compris en lisant la première partie de cette introduction.

Avec cet objet éditorial on a besoin de concevoir une « mise en fonctionnement à étages multiples » : un objet dont la circulation à l'intérieur des prisons aura pour fonction de faire écho au besoin profond d'écrire, voire d'en réveiller le désir, chez nombre de personnes détenues, et d'en réactualiser la possibilité. Deuxième fonction interne à la population carcérale, et plus essentielle encore : arrimer la nécessité personnelle, narcissique, d'écrire à « l'altérité du poème », au geste même de la lecture, à l'accueil actif, créatif de l'autre dans ma langue.

Fonctions parallèles indispensables : réveiller chez tous les personnels encadrant une intranquillité du jugement et une disposition à s'engager eux-mêmes dans une telle aventure. J'en ai rencontré un certain nombre manifestement interpellés par l'hypothèse de leur participation. « *Mais nous n'avons pas le temps, et surtout, le temps que nous avons en-dehors de notre travail, nous le gardons jalousement en dehors de cette prison, pour en sortir!* » Soit.

Mon séjour prolongé dans cet établissement de la République a durablement modifié, *aiguisé ?* mon regard social. Je ne me sentais pas particulièrement soulagé lorsque je sortais d'une journée passée en détention. Oui, bien sûr, le mouvement, le déplacement dans un paysage, ma libre-circulation : un bien précieux, mes initiatives, mes refus, ma liberté sexuelle, les amis, mes fils, les arts... tout concourait à goûter de ma citoyenneté libre. Et pourtant pas vraiment. Car au fond, la prison, progressivement, se révélait comme une exacte modélisation de ma société. Chambres-cellules, bureaux cellules, espaces clos, surveillés, accès soumis à autorisation, enchaînements réglés des ordres, rationalisations des besoins et des satisfactions, autorités ostensibles et pouvoirs opaques, camaraderies et petites ou grandes haines de détention (de travail, de voisinage, de famille même, etc.), jugements permanents exigeant l'apport de pièces justificatives, etc. Bref je me sentais sous le coup d'une extension démesurée du modèle pénitentiaire sur toute la société. Ce qu'une société construit sur sa marge, c'est cela même qui la structure en son noyau.

Cela on le savait sans doute. De Michel Foucault à Giorgio Agamben, en passant par Paul Virilio et par les sociologies des lieux pénitentiaires et asilaires, les savoirs ont arpenté cette question. Mais en faire une expérience artistique, c'est autre chose. Assurément, c'est « exagéré », mais le propre de l'art est d'exaspérer une sensation.

Un abri-livre

pour le livre errant

Et je peux bien dire que celle-ci fera date pour moi, car on comprendra qu'il est plus difficile de sortir d'une telle extension pénitentiaire que de s'échapper d'une prison.

C'est ici que s'ouvre la fonction publique de cet abri-livre –dans tous les territoires sociaux, y compris les terres électives du champ littéraire, qui sont elles aussi une geôle. Les écrivains, les artistes sont tous des détenus, des « hyper-détenus » même, qui doivent leur sens de la liberté à la sensation vive de leurs enfermements. Au fond, une bonne œuvre est un bon tour de clé qui fait changer d'espace, mais c'est rare, il faut l'avouer.

Une poétique interactive

L'abri-livre repose donc sur un croisement des genres, des signatures et des champs. C'est la spécificité de cette aventure éditoriale. Les écrits rassemblés ont chacun un statut différent – journal, récit de vie, poème, réflexion, fiction, prose libre... et un but spécifique (une certaine stratégie individuelle), mais leur « jointement » crée, suscite des rapports, des consonances, des complémentarités, des oppositions. Chaque texte est profondément une signature, ou plutôt, une conquête de signature. Mais le rassemblement des signatures ne vise pas une « super-signature » qui assurerait l'unification du divers. Au fond, chaque signataire propose une « problématique d'existence » singulière qui s'incarne dans la phrase et la forme du texte. Dès lors l'abri-livre devient un dialogue des signatures, d'autant plus souverainement que l'après-coup de la lecture invite à se libérer des intentions initiales. Pendant les temps d'écriture, il y a bien eu, parfois, dialogue, mais ces échanges avaient pour but l'écriture de chacun, quand maintenant, c'est l'écriture de chacun qui ouvre à l'échange de significations, aux sens produits par les entre-deux signatures. L' « écrivain » ne masque pas son rôle pilote dans l'affaire, mais en engageant de façon substantielle sa propre signature⁷, il se dégage en quelque sorte de cette invisible et paternelle (ou maternelle) assomption que les écrivains et animateurs d'ateliers d'écriture sont généralement amenés à opérer sur les textes produits sous leur égide, et il invite le lectorat (auteurs et lecteurs confondus) à porter son attention sur le territoire d'écriture ainsi créé.

Enfin, croisement des champs, puisque cet abri-livre ambitionne un triple agir : un agir dans le milieu carcéral, qui ne détache pas ses bienveillantes intentions auprès du personnel détenu de l'objectif sous-jacent de reconsidérer en profondeur les « métiers de la détention » (en premier lieu la profession en souffrance de « conseiller d'insertion », mais aussi celle de surveillant, de psychologue, de juge d'application des peines...). Un agir dans le milieu culturel, à un moment où la conduite des affaires de l'Etat, les incertitudes produites par la Décentralisation et les violentes confrontations sociales ébranlent bon nombre d'acquis – qui se révèlent pour ce qu'ils ont toujours été : fragiles et par conséquent extrêmement soumis à l'errance politique et idéologique. Et enfin, un agir dans le champ littéraire qui se résumerait peut-être ainsi : dans un déplacement des enjeux de l'autofiction et une

⁷ Le livre et le lit, *lits, délits et danses*, ci-joint.

Un abri-livre

pour le livre errant

ré-élaboration de la figure d'autrui dans le langage. Triple agir, au sens où ce serait le croisement de ces trois champs et des trois ambitions (apparemment différentes) de s'y inscrire et de les modifier, qui serait le nerf même de l'agir.

Mais cette formulation pêche par son trop d'intimidation.

Les écrits selon leurs ordres et leurs coups de dés

Je n'ai pas cherché de grandes révélations. Je n'ai pas extorqué d'aveux, je n'ai pas cherché à appâter le client ordinaire avec les misères du monde, avec ses crapuleries, ses violences, ses folies. J'ai beaucoup écouté, mais le but de mon écoute n'était pas la reconstitution des histoires, ou, pire, leur adaptation dans je ne sais quel montage fictif.

Pour éviter tout malentendu, je dois rendre ici hommage à la figure du psychanalyste, si absente et qui serait pourtant si cruciale en prison, en centre de détention notamment où se purgent les longues peines. Une chose est sûre : le temps nécessairement long de l'analyse aurait de quoi infléchir le temps fatalement long de la détention et contribuer à de véritables reconstructions.

Mais ma position d'écoute n'a jamais été comparable à celle de l'analyste. Elle rappelle seulement un voisinage dès l'origine entre littérature et psychanalyse et offre peut-être ici un certain renouvellement de ce voisinage. De même que ma position s'est objectivement révélée dans le voisinage religieux de l'aumônier, ou dans celui, laïque, du visiteur de prison.

Mon écoute n'avait pour fonction que de rappeler à chacun mon invitation à écrire à partir de son propre ancrage, son propre besoin et de son propre nœud d'inventivité. Vous ne m'avez pas servi de modèles ! vous n'avez jamais été « mes élèves », même quand certains d'entre vous m'ont honoré du nom de « professeur » ! jamais vous ne serez mon « marchepied », même si grâce à vous j'ai infiniment progressé dans mon être, c'est-à-dire, de mon point de vue, dans l'écriture. Vous n'avez pas été « mes pauvres », « mes dominés », « ma mauvaise conscience » ! comme vous n'avez pas été « mes démons », « mes monstres » même si grâce à vous, j'en ai exorcisé un certain nombre !

On pourra constater la difficulté, mesurée à la longueur excessive des préambules, à parler directement et simplement de vous et de vos textes. Mais vous-mêmes, n'avez-vous pas difficulté à regarder, à considérer autrui. Et vous, lecteurs, anonymes, avez-vous d'autres préoccupations que vous-même ? franchement ? mis à part les emballages altruistes ?

Il n'y a que le langage qui puisse nous rendre à *l'évidence* de l'autre – c'est-à-dire aussi au *vide* qu'il crée ou laisse en nous.

Dans tout ce qui suit, vous allez entendre des voix, vous allez entendre du français d'outre-mer, du français-arabe, du français de toutes souches, vous allez entrer en

Un abri-livre

pour le livre errant

contact avec des langues qui disent, racontent et taisent, chantent, hurlent et réfléchissent. Mon action ne consiste pas à produire une présentation maîtrisée de ces textes, mais seulement, à créer un espace d'écoute.

Ecouter la voix d'Alick⁸ qui sous ses dehors timides a des scansions de prédicateur. *Comment continuer sans faire la morale*, me dit-il un jour. En s'enfonçant dans les questions qu'il pose et qui sont stupéfiantes. Arrivé vers la fin du chantier, en novembre, il s'invite dans la fièvre, la détermination, et en même temps non sans crainte du ridicule, avec trois pages. Continue sur place, devant moi, seul à seul, revient la fois suivante avec six pages. Improvise sur Whitman quelques questions de plus. Mixte d'évidence et d'opacité :

Si quelqu'un me demande, mais, pourquoi écris-tu ça ? je lui répondrai quoi ça ? et s'il insiste, je lui dirais tout simplement que, du temps des encriers, j'étais absent, oui, j'étais toujours absent, mais !...

Ne serait-ce pas un éternel recommencement des choses ? une éternelle répétition des mots ? des phrases ? ou des écrits ?... Chacun parle de son langage, pour dire souvent les mêmes choses, pour se croire plus riche, plus intelligent, plus important, plus philosophe ! plus poète ? j'en sais trop rien finalement, puisque nous courons le même risque d'être à peu près justes.

Prêter l'attention à la ponctuation. Au flux de sens, et à ce qui dépasse, déborde. L'écriture comme veille psychique, journal de bord d'une conscience investie par les forces de mots qui l'habitent.

Tout autre est le récit de vie de Robert⁹. Je ne sais pas écrire, m'annonce-t-il en février. Qu'à cela ne tienne, je tiendrai le stylo et il me dictera, tout comme il avait commencé à dicter le début de son récit à une visiteuse, il y a quelques années. En fait il vérifie au-dessus de mon épaule. Il lui reste des rudiments. Alors progressivement, je lui propose d'écrire quelque chose. Il s'exécute. Je lui propose de recopier du Whitman, des pages et des pages. Il s'exécute. Dernier mot pour qualifier tout ça : *voilà*. *Voilà ma vie*. Il n'y a pas de réécriture. Il y a seulement un récit oral, minutieusement noté, ponctué par le rythme des séances. Les redites, les retours, les mêmes mots font partie de la progression du récit. Ça y est ? c'est fini ? bon, allez, quand est-ce qu'il sort, le livre. C'était un jeu entre nous : plus il me demandait ça, plus je reportais la fin, disant qu'il manquait des choses, que ça m'intéressait de savoir comment résonnait pour lui telle phrase de Whitman, ou comment était la maison de son beau-père. Robert est à la *retraite* maintenant. Le mystère d'une vie comme expropriée par ses événements. Alors, ça y est ? c'est fini ? non, la lecture ne fait que commencer. Mais par qui, et comment ? par son auteur et son lecteur en même temps. S'approprier l'événement de la lecture. Réinventer la lecture.

C'est décidé. Mohamed vient me voir parce qu'il est décidé¹⁰. En Novembre de l'année précédente, il était dans la classe où je suis intervenu, et puis plus rien. Ça a

⁸ *Le livre des questions*, Alick Mavounza

⁹ *Voilà ma vie*, Robert Demay

¹⁰ *Klélos, sortie de boîte*, Mohamed Ben Kamla

Unabri-livre

pour le livre errant

donc mis un an à peu près. Il vient me voir parce qu'il a écrit, parce qu'il lui faut écrire, parce qu'il a commencé et qu'il lui faut finir. Est-ce que c'est bien ? des faits, une course de faits, un halètement de faits. *De longues minutes passent, Klelos allongé par terre serrant fort sa pierre se refaisait le film de cette soirée.* Et en arrière plan, un trou, un blanc : s'être jeté par la fenêtre sans savoir pourquoi ! écrire ? arrêter, non pas les conneries, mais le film autonome dans lequel on est pris et on joue un scénario tout ficelé. Réécrire le film. Avec toutes les questions de l'écriture : pourquoi, comment, où ? mais surtout être fidèle au désir, à l'énergie, à la respiration nés avec l'initiative d'écrire. Ça coule tout seul ? ne pas interrompre le flux, accueillir. L'écriture n'est pas là pour faire la morale. (...) *En voulant aider Face il s'est jeté dans la gueule du loup et c'est là que se présente la seconde option, quand on n'a pas le temps de courir on se met en boule et on attend que ça se passe, Klelos appelle ça danser la polka, le lynchage a commencé.* Ecrire, c'est d'abord une tempête, une dissidence, une exaction, une série de coups, et ensuite, une série de déplacements, de transformations, de constructions.

Une reconstruction théorique, ça, c'est le travail de Jacques¹¹. Participant de la première heure, à distance et d'une fidélité à toute épreuve. Pas littéraire pour deux sous, Jacques. Tempérament scientifique. Médecin, réinscrit à l'Université en psychologie sociale, Jacques rentre dans son année de maîtrise. Il veut faire quelque chose de son travail universitaire sur la violence. Il rassemble ses cours, ses lectures et recompose un dossier assez complet sur la question. Et toutes les semaines je reviens avec des propositions littéraires. Pas de place au travail de la subjectivité ? qu'à cela ne tienne, je lui propose de travailler avec les mots de Rimbaud (qui au fond ne cessent d'objectiver la sensation). Auparavant, tentative avec l'écriture blanche, neutre – le « procès verbal du réel ». Puis, introduction de Whitman. L'ensemble prend un air inédit ! prologue, intermèdes et conclusion atypique enserrant et ponctuant un exposé rigoureux, quasiment exhaustif sur les théories de la violence dans le champ de la psychologie sociale, avec des incursions dans la psychanalyse, l'anthropologie et la sociologie ! vous avez dit Université populaire ? vous avez parfaitement raison. Un détenu a des choses à vous apprendre ? c'est évident. Il faut l'écouter. Vous êtes psychologue ? travailleur social ? il vous manque à coup sûr quelques bases, lisez donc ce travail-là. Vous vous intéressez à la question ? voilà qui peut vous orienter, dans l'énoncé des problèmes et grâce à une bibliographie conséquente. Vous vous intéressez au rapport, ou à l'abîme de rapport entre science et littérature ? il y a là une énigme en fonctionnement qui, c'est le propre de l'énigme, en dit long de ce qu'elle ne dit pas.

L'écriture comme réinvestissement narcissique et instance de débat interne: l'impressionnante histoire d'Alain¹² avec l'écriture nous en donne un témoignage saisissant. Interlocuteur privilégié dès le début de mon travail à l'intérieur des murs, mais aussi, et pour cause, parfaitement insaisissable, Alain n'a pas cessé de venir et de s'en aller, de parler (il aime beaucoup parler) et de se taire (sa façon à lui d'en dire plus). Au début, il a rédigé un tract pour moi, pour faire venir les gens. Puis il m'a

¹¹ *Livre la violence*, Jacques Le Guen

¹² *Ecrire pour me sauver la vie*, Alain Payré

Un abri-livre

pour le livre errant

fait lire des choses, il m'a fait lire son passé d'écrits. Ma question à moi, c'était : qu'est-ce que tu veux en faire *maintenant* ? rien. Rien ? Enfin... et c'était le début de longues et passionnantes tergiversations. Echec de toutes mes propositions d'écriture¹³. Résistance absolue assortie d'un véritable goût pour l'échange... et d'une véritable quête, avec ses phases, toujours trop longues, de doute, de découragement et d'abandon. C'est presque in extremis que l'idée, évidente, est venue de faire récit de toute cette longue histoire avec l'écriture, avec les livres, avec la réflexion en prison et sur la prison. Une histoire faite d'emportements, de miracles déçus, d'embourbements et de redémarrages soudains, de feinte et de vérité. Voilà un grand combat, dans la solitude sans cesse martelée par les années de détention.

Le sens du combat, c'est évidemment ce qui fait tenir debout, au-delà des victoires et des échecs passagers. Hasan¹⁴ peut penser à bon droit avoir remporté une victoire. D'origine turque et directement concerné par le problème, il a rédigé une réflexion des plus convaincantes en faveur de l'abolition de la double-peine. Réflexion envoyée à tous les députés ! réponses de Jack Lang, Christine Boutin et d'autres ! Puis, comme chacun sait, le vote de la loi, un incontestable progrès. Une citoyenneté reconquise à l'intérieur de la prison ? un espace de réflexion politique au sein du carcéral ? vous voyez bien, c'est possible. Ce serait possible, si de telles initiatives étaient entendues, si l'on faisait de l'écoute l'exigence première de toute pratique sociale à l'intérieur de l'espace public. Hasan a longtemps travaillé dans l'une des bibliothèques de la prison. Sa participation à l'abri-livre s'est strictement limitée à la communication de ce travail-là, parce qu'il ne se voyait pas écrire autre chose, qu'il se refusait toute incursion dans sa « sphère privée », et qu'il se figurait l'écriture sous l'emblème et le risque d'une telle incursion. L'abri-livre n'aura pas produit « d'écriture politique » au sens d'une construction collective. Mais, grâce, entre autres, à Hasan, la dimension politique se retrouve posée comme élément central d'un enjeu général de reconstruction de la personne en détention, enjeu qui se trouve, il faut le dire, en partie laminé par son confinement psychologique.

Mais aujourd'hui la dimension politique est proprement erratique. Revenus des restes totalitaires d'un « tout est politique » nous sommes arrivés à l'entrée d'un nouvel enfer, lui aussi totalitaire, où il est écrit : plus rien n'est politique, faisons donc la politique du rien.

Il n'y a pas de sens politique sans une interrogation constante sur le sens de la parole. Est-ce porter trop haut la préoccupation poétique ? ou trop bas ? est-ce déréaliser le caractère éminemment pragmatique de tout enjeu politique ? Jacky¹⁵ tient (comme tous, d'une façon ou d'une autre, essaient de tenir, dans ce lieu) en écrivant des poèmes sur un cahier, puis sur un autre. Sur le papier la parole prend son temps, elle s'éclaire, elle fait entendre plus que le débit si rapide de l'élocution qui fait parfois perdre pied à l'interlocuteur. Au début, des propos politiques assez sentencieux à la Malcolm X, puis un certain bonheur à être écouté, à ce que ses

¹³ Alain incarne, plus que d'autres, l'échec de mon dispositif ou de tentatives de dispositifs d'écriture, et c'est, je crois bien, de cet échec que j'ai tiré le meilleur de cette aventure.

¹⁴ *La double-peine*, Hasan Dogan

¹⁵ *Livre des poèmes, destinée*, Jacky Rogulus

Un abri-livre

pour le livre errant

poèmes soient un lieu d'écoute. Ça sonne, oui. Mais pas tout. Alors, ce que j'ai proposé à Jacky, proposition tout à fait exceptionnelle dans ma démarche qui ne « touche » jamais directement aux textes d'ateliers, c'est de lui renvoyer ce que j'entendais de ses poèmes, « l'or » que j'y trouvais. Je lui ai passé ses poèmes au tamis de mon écoute. Parce que je me disais qu'avant tout enjeu de réécriture, il y avait un profond enjeu de lecture, d'audition, de captation de ces textes-là par quelqu'un d'autre que son auteur, et qu'il ne s'agissait pas seulement d'activer le sens de la récompense mais bien plutôt de dire : il y a là des choses qui se donnent à entendre, voilà ce que moi, par exemple, j'entends, bien réellement. Quand j'ai lu ses poèmes, pas un bruit dans la salle de spectacle de la Division 1. Une intensité incroyable, parce que c'était les premiers textes qui donnaient à entendre la langue comme personnage principal et comme espace d'écoute premier.

Et c'est au fond ce qui s'est passé, sur un autre mode, avec Maurice¹⁶. Participant régulier à « l'atelier d'écriture », parce qu'il y a quand même eu un atelier, dans une division, avec cinq participants réguliers (et d'autres sporadiques), Maurice, qui vient des Îles, a une façon orale d'écrire et de lire ce qu'il a écrit très marquée, scandée, affirmée. Comme beaucoup d'autres, il avait eu une expérience antérieure d'atelier d'écriture et il s'apprêtait à écrire des textes nouveaux à chaque séance en réaction spontanée aux propositions faites par l'animateur. Mais, intrigué un jour par un certain texte, intitulé *le hasard*, je lui ai demandé de poursuivre, d'aller à la recherche de son « personnage » rencontré par hasard sur un banc, puis perdu de vue. Et, progressivement, dans une espèce de jeu entre nous à la fois précis et comportant toujours des marges d'incertitudes, voire de malentendus, il s'est pris au jeu d'un récit labyrinthique qui est devenu une véritable « aventure fictionnelle ». A la fin du printemps, un certain rebondissement de son affaire a profondément troublé sa participation à l'abri-livre. Il ne me parlait plus que de ses problèmes et très accessoirement de son projet d'écriture dont le principal moteur pourtant était la question : *qui es-tu ?*. Mais le cœur n'y était pas. Il avait même « oublié » l'essentiel de ce qu'il avait écrit. Là encore, in extremis, le texte s'est organisé, complété et conclu en quelques trois semaines. Souvent enclin à me confier la responsabilité de *mettre ça bien* et de finir *moi-même au mieux*, il s'est finalement investi dans la finition d'un texte qui est comme secrètement nourri par une autre parole, une autre souffrance, un autre temps, et cela lui donne une vibration toute particulière.

Avec Maurice, la fiction a été une façon d'aménager une incertitude de la parole, qui a eu besoin de plusieurs mois d'incubation et de pratique, même interrompue. Jean-Christophe, lui, débarque avec son « roman »¹⁷. D'emblée inscrit dans un code littéraire, son récit, largement inspiré d'un fantasme personnel (très sentimental), est conduit, « écrit ». Seulement, je lui fais un reproche : son histoire se termine bien, le fantasme se réalise ! catastrophe plate. Je lui propose de ramasser son roman en une courte nouvelle, de lui inventer une fin qui tourne mal, assassiner son narrateur par exemple. Puis je lui pose une question, une seule : est-ce ton fantasme que tu veux communiquer au lecteur, ou bien ton texte ? mon fantasme, semble-t-il signifier.

¹⁶ *Qui es-tu ?*, Maurice Passavin

¹⁷ *Fantasme*, Jean-Christophe de Menthon

Un abri-livre

pour le livre errant

Puis il ne vient plus. Participation suspendue jusqu'au dernier jour où il refait surface et me signifie qu'il prépare la version pour l'abri-livre.

Une autre livraison pour l'abri-livre, c'est celle de Bernard C¹⁸. Mon objectif n'est certainement pas de lancer un concours, ou un appel à projets. Rien n'est plus dénaturant que ces opérations commerciales ou culturelles. Non, il s'agit de faire remonter à la surface publique les textes latents qui scandent la vie emprisonnée. Bernard écrit, calligraphie des dizaines de cahiers. C'est la venue de Gatti qui le décide à se montrer et à montrer ses cahiers. Il continue donc d'écrire pour l'abri-livre, après il continuera pour lui et pour d'autres horizons. C'est très important de faire part de cela ici : qu'il y a une certaine respiration de l'écriture en prison et que nous n'avons fait qu'en capter, relayer, transformer une petite séquence parmi une infinité d'autres. Nous avons été suffisamment acteur de la situation pour nous permettre, je crois, d'accueillir quasiment en « spectateur » des événements de textes sans sombrer pour autant dans la paresse générale du self service. Ainsi l'expérience « d'amour », si on ose la qualifier ainsi, entre Philippe D. et Marie, dans l'écriture à deux d'une pièce de théâtre dont ils relatent le processus dans l'abri-livre¹⁹. Un atelier d'écriture dans le parloir !

Tout autres sont les quatre dernières contributions, de longue haleine. Travail régulier, échanges épistolaires, progressions parfois fulgurantes, souverainetés partagées. Abdel a donné corps à la passion d'écrire –passions-pulsions intégrées, informées dans l'écriture²⁰. Des coups de génie parfaitement aléatoires, mais assésés avec un aplomb proportionnel à l'immense candeur du jeune homme de 29 ans. *Mon visage, mon front, mes oreilles, mon nez, la bouche des autres, la parole des autres, les moments, les événements, les disputes et les joies sont devenus du pollen qui vole et qui colle sur la colle de mon visage, sur les cheveux de ma tête et qui se font aimer par mes oreilles, mon nez à la salle de conférence de ma conscience, tu parles de la bonne santé, tu parles de la joie et de la paix, tu as une colle liquide de ton corps, de mon corps, de notre corps qui est une toile d'araignée sur toile d'araignée devant des toiles d'araignée qui captent tout, qui enregistrent tout, paroles, images, tout et tout jusqu'à l'infiniment petit et l'infiniment grand. Tu veux plus ? il y a. Il faut fouiller, il faut lire en se fouillant un peu l'imaginaire. Le problème qu'il y a eu, évidemment, c'est le bord, toujours, de l'abîme, du chaos ou du renoncement pur et simple d'écrire. Et puis faire des *textes-jets* des espaces d'écoute et de construction. *Je mets la barre entre deux mondes : le cimetière du livre et le jardin du livre. Ce jardin n'a pas désigné son arbre d'aujourd'hui qui pourrait être ma paix.* Abdel met la barre haut. Il s'est mis au cirque aussi, sous la férule d'Anne-Elisabeth²¹. Risque et contrôle. Respiration, concentration. Ecoute. Toutes qualités requises pour l'écriture à haute-tension.*

¹⁸ *L'encrier de mes nuits*, Bernard Chevrier

¹⁹ *Le chapeau du château*, Philippe Davranche et Marie

²⁰ *Feuille blanche*, Abdel-Ilah Ennoury

²¹ Anne-Elisabeth ... , directrice de la compagnie Atout-cirque, anime un atelier Cirque au Centre de Détention du Val de Reuil.

Un abri-livre

pour le livre errant

Erick a changé de prison durant l'été. On a donc continué là-bas, à 100km du Val de Reuil. Pas question de laisser tomber le projet, comme c'est arrivé pour Richard, Atmane, Pierre et d'autres qui ont été, soit libérés, soit transférés. Avec Erick, c'est l'histoire d'une parole tenue, coûte que coûte²². Démarche thérapeutique, autobiographie déclarée qui au fond s'est transformée en un irremplaçable témoignage de la vie homosexuelle en prison. Je me demandais comment l'amener à surmonter les précautions, les timidités, les chapes de plomb de l'auto-bio-censure (quand lui me demandait comment « mettre en page » et « bien écrire ») et un beau jour, une liasse avec toutes ses amours, et la farouche décision de n'en retirer aucune ligne. Et pour cause, c'est l'histoire d'une véritable reconstruction sexuelle et de sa mise en mots, en pensée, qui parvient ainsi à surmonter le pur repli psychologique dans d'authentiques mais interminables traumatismes infantiles érigés en causes première et dernière. *Il fallait que j'en parle*, c'est comme ça que ça s'appelle, et du coup, la volonté du *dire* l'emporte sur l'expérience de *l'écrire*, mais la décision d'aller jusqu'au bout de son livre pour dire *ça*, ça mérite un bon coup de chapeau et on en ressort beaucoup plus instruit qu'avant. Et en prime, je lui ai dit qu'*il fallait qu'il parle* des diverses rencontres avec des écrivains dans les établissements antérieurs (comme par exemple Charles Juliet). Il en parle, et c'est instructif aussi.

Bruno a été clair. A la rentrée, il enchaînerait sur un BTS d'action commerciale et il s'y consacrerait entièrement. Il a potassé pendant des mois un dictionnaire de rhétorique, et les textes qu'il écrit réservent un certain nombre d'effets *calculés*. Ma frustration était grande de le voir suspendre son *entreprise* littéraire naissante, mais il était écrit sans doute qu'il y avait *plus urgent que l'urgence* :

« Fort bien, » dites-vous, « mais, qu'y a-t-il de plus urgent que l'urgence ? »

La décision, bien sûr !

Car face à deux urgences, il faut bien choisir.

Entre deux situations où des vies sont en jeu, il est urgent de faire un choix. Car de la vitesse de cette décision dépendent peut-être toutes ces vies.

Et, donc, plus urgent que l'urgence, il n'y a que la décision.²³

Pirouette, bien sûr, mais pirouette spirituelle. Restait quelques tours de plus à effectuer, et la décision d'écrire se transformait en écriture décidée, et plutôt joyeuse. Une denrée évidemment rare dans ces contrées.

L'été arrive. Interruption des séances et des rendez-vous. Mais le samedi matin, dans la salle où l'atelier avait lieu, et dans les mêmes heures, il y a quelqu'un, un irréductible²⁴. C'est Bernard. Et il écrit. Et il m'envoie ses productions. Et on se retrouve à la rentrée, les mêmes, mais très différents. Pas de grands mots, mais une véritable action de langage, une espèce de travail poétique incorporé dans le temps

²² *Il fallait que j'en parle*, Erick Jaune

²³ *Moi, l'inachevé*, Bruno Uhring

²⁴ *Le livre de la réparation*, Bernard Michel

Un abri-livre

pour le livre errant

social et personnel de Bernard. Un langage respiré, bricolé, réparé. C'est l'histoire, l'écriture, épique, d'une réparation. D'une réparation de voiture. Donne-nous un maximum de détails, lui dis-je un jour. Je ne savais pas, lui non plus, que ça le conduirait à une réparation de plusieurs mois. Et si le temps de la représentation était plus long que le temps réel ! sans épiloguer davantage, c'est avec lui, avec Bernard que j'aurais envie de rendre hommage à François Bon – non que je me sois servi de son immense travail, explicite et implicite, autour de ses ateliers d'écriture, mais, je ne sais pourquoi, j' imagine sa présence, un samedi matin, dans cette salle, avec Bernard qui aurait osé lui lire son texte, son « livre », et j' imagine François Bon lui parler de son père à lui, comme à livre ouvert, en sortant de temps en temps un volume de sa grande bibliothèque intérieure. Allez-vous en savoir pourquoi.

Pour ma part, je me suis senti plus souvent bête et inculte que riche et chanceux. J'ai tâtonné et je me suis plus d'une fois reproché mon inconséquence, ma lourdeur et un furieux manque d'imagination. Et comme d'habitude, je me suis rendu compte que je n'étais qu'une éponge et que ces traits, sans me disculper, étaient ceux de mon époque et de mon entourage ! Aujourd'hui encore, je ne sais pas parler de ce qui s'est vraiment passé. Tout ce qui vient d'être écrit est injuste, approximatif, faux même. Le rôle de présentateur est une facilité de spectacle. Ces écrits se présentent d'eux-mêmes.

Philippe Ripoll, Janvier 2003

Un abri-livre

pour le livre errant

Unabri-livre

pour le livre errant

Un ensemble de dix-huit « livres ».

Le livre des questions , de Alick MAVOUNZA (15 pages)	<i>extraits p 20</i>
Voilà ma vie , de Robert DEMAY (70 pages)	<i>extraits p 25</i>
Klélos, Sortie de boîte , de Mohamed BEN KAMLA (5 pages)	<i>extraits p 37</i>
Livre la violence , de Jacques LEGUEN (100 pages)	<i>extraits p 40</i>
Ecrire pour me sauver la vie , de Alain PAYRE (50 pages)	<i>extraits p 50</i>
La double-peine , de Hasan DOGAN (5 pages)	
Livre des poèmes, destinée , de Jacky ROGULUS (20 pages)	<i>extraits p 57</i>
Qui es-tu , de Maurice PASSAVIN (35 pages)	<i>extraits p 66</i>
Fantasme , de Jean-Christophe de Menthon (15 pages, titre et version encore provisoires)	
L'encrier de mes nuits , de Bernard CHEVRIER (10 pages)	
Sous le chapeau du château (titre provisoire) de Philippe DAVRANCHES et Marie (5 pages)	<i>extraits p 87</i>
Feuille blanche , de Abdel-Ilah ENNOURY (75 pages)	<i>extraits p 75</i>
Il fallait que j'en parle , de Erick JAUNE (70 pages)	
Moi l'inachevé , de Bruno UHRING (20 pages)	<i>extraits p 90</i>
Le livre de la réparation , de Bernard MICHEL (45 pages)	<i>extraits p 97</i>

Le Livre des contributions,

(50 pages)	Gilles DURUPT, chargé de mission culture/justice, Préface
	Loin de Rueil, de Charles-Henri Bizot, juge
	Sid ABDELLAOUI, universitaire (psy. sociale) Préface
	Jeanne-Marie RENDU ?DRAC, livre et lecture Préface
	Anonymes et autres (parmi les personnels pénitentiaire et judiciaire)
	Armand GATTI ?
	Jacques DARRAS, universitaire, trad. De Whitman ?
	...

le livre et le lit

lits, délits et danses, de Philippe RIPOLL (233 pages)
Livre des lectures , extraits de Walt Whitman, Armand Gatti, Paul Celan, Peter Handke, Maïakovski... (25 pages)
<i>(soit un ensemble d'environ 850 pages)</i>